

Il y eut une fois un vieillard des leurs qui me fit cette demande :

- Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, vous veniez de si loin chercher du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il pas dans votre pays ?

5 Je lui répondis que si, et en grande quantité, mais pas de la même espèce que les leurs, ni même du bois de Brésil : que nous ne le brûlions pas, comme il le pensait, mais les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture (comme eux-mêmes en usent pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses). Il me répliqua soudain :

- Oui, mais vous en faut-il tant ?

10 Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) il y a tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'arrangeant toujours pour lui parler des choses qui lui étaient connues) plus de couteaux, ciseaux, miroirs, et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par-deçà, et un seul de ces marchands achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires reviennent chargés.

15 - Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes des merveilles. Puis, ayant bien retenu ce que je venais de lui dire, il m'interrogea à nouveau :

- Mais cet homme si riche dont tu me parles ne meurt-il point ?

- Si fait, si fait, lui dis-je aussi bien que les autres. Sur quoi comme ils sont grands discoureurs et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

- Et quand il est mort, à qui donc est tout le bien qu'il laisse ?

20 - À ses enfants, s'il en a, et à défaut de ceux-ci à ses frères, sœurs, ou plus proches parents.

- Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel, comme vous le jugerez n'était nullement lourdaut), à cette heure, je comprends que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, vous êtes de grands fous : car vous faut-il tant peiner à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous le dites en arrivant ici) vous endurez tant de maux, pour entasser des richesses pour vos enfants, ou ceux qui vous survivent ! La terre qui vous a nourri n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons, ajouta-t-il, des parents et des enfants, que nous aimons et chérissons, comme tu le vois ; mais, nous nous assurons qu'après notre mort, la terre qui nous a nourri, les nourrira, nous ne nous en soucions donc pas davantage et nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement et dans sa vérité le discours que j'ai entendu de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

*Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil (1578)*

Questions facultatives pour approfondir :

1. Quelle est la différence essentielle entre la représentation de l'existence humaine des brésiliens et celle des français ?
2. Comment pourriez-vous justifier (en vous appuyant sur des éléments du texte) que la civilisation européenne ait pris le pas sur l'ancienne société brésilienne ?
3. En quoi ce texte de 1578 nous révèle quelque chose de nos sociétés modernes ?